

Nouvelles

à nos amies

Préface de Marie Robert

@PhilosophyIsSexy

Sophie Astrabie, Sophie de Baere,
Jessica Cymerman, Olivier Liron, Éric Metzger,
Caroline Michel, Carène Ponte



à nos amies

Alors qu'elle traverse une épreuve douloureuse, Frédérique sait qu'elle peut compter sur ses amies d'enfance pour la soutenir. Mathilde et Joséphine ont fait les quatre cents coups et connaissent tout l'une de l'autre – avec une telle amitié, comment ne pas se sentir immortelle ? Alex aimerait ressembler à Salomé pour qui tout semble facile et qui prend ses décisions en un claquement de doigts. Si Vanessa est aussi sage que Leslie est excentrique, elle est pourtant toujours prête à la suivre dans ses délires les plus fous.

Qu'elles aient vingt, trente ou soixante ans, qu'elles se soient rencontrées à l'école ou au bal du village, les amies de ces nouvelles vous feront passer du rire aux larmes, sous la plume de sept auteurs et autrices de talent.

« L'amitié féminine ne cherche pas à être pensée, elle se vit. Changeante, singulière, vivante et vibrante. Chaque récit de ce recueil met en lumière une facette de ce kaléidoscope qui, loin d'être théorique, est une histoire d'émotions, de cœurs cousus et d'alliances infinies. »

**MARIE ROBERT, créatrice du podcast
*Philosophy Is Sexy***

1€ reversé à l'association Aux oubliées

Créée en 2019, l'association Aux oubliées récolte des livres, accompagnés d'un petit mot, qui sont distribués aux femmes incarcérées.



@auxoubliees

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-009-2



9 782385 290092

7,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



www.editionscharleston.fr

À NOS AMIES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-009-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s’engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l’impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston).

Sophie Astrabie, Sophie de Baere,
Jessica Cymerman, Olivier Liron,
Éric Metzger, Caroline Michel,
Carène Ponte

À NOS AMIES

Nouvelles


CHARLESTON
POCHE

SOMMAIRE

Préface	7
<i>Une seconde</i> de Sophie Astrabie.....	15
<i>Les deux doigts de la main</i> de Sophie de Baere	39
<i>Ma vieille amie</i> de Jessica Cymerman.....	83
<i>La promenade normande</i> de Olivier Liron	105
<i>Deux accords</i> de Éric Metzger	133
<i>Le dîner</i> de Caroline Michel.....	163
<i>Essentielles</i> de Carène Ponte	183
Biographies et bibliographies des auteurs.....	205

PRÉFACE

*« Chaque ami représente un monde en nous,
un monde qui n'aurait peut-être jamais existé sans lui,
et que cette rencontre a rendu possible »*

Anaïs Nin

Deux petites filles circulent autour de moi. Elles ne se connaissent pas, je ne suis même pas certaine qu'elles parlent la même langue, et pourtant, elles ont décidé de jouer ensemble. L'une remplit un récipient d'eau et l'autre plonge de petites figurines dedans. L'ensemble de l'opération les fait éclater de rire, comme si rien à cet instant n'était plus réjouissant. Leur amitié naissante irradie tout autour d'elles et la scène m'émeut profondément.

Je repense alors à mes amies d'enfance et à celles d'aujourd'hui. De quoi sont faites nos

relations ? Que veut dire « être amies » lorsqu'on devient adulte, lorsque l'évidence des jeux d'enfants est remplacée par une somme de choses à faire ensemble, de moments nécessitant une organisation et la mise en marche d'une volonté ? « Vous êtes dispos mardi prochain ? » « Et le week-end du 17, ça te dit de passer à la maison ? » Nos liens d'adultes, si sincères soient-ils, sont parfois domptés par les mœurs, les conventions, les temporalités obligées de nos vies au rythme insensé. Est-ce à dire qu'ils sont moins intenses, moins vrais, moins évidents ? Je ne crois pas. Alors, comment décrire ce lien ? Comment le raconter ? Comment le traduire sans le trahir ? Je décide de partir en quête, d'aller aux sources de l'amitié, de tenter une analyse au microscope, et ainsi, peut-être, lui rendre encore plus hommage.

C'est un peu fébrile que je commence mon exploration. L'étymologie d'abord. « Amies », cinq lettres pour désigner tant de modalités. Le terme vient du latin *amicus*. Littéralement, il désigne celui que l'on aime et qui est aimé en retour. L'origine du mot nous rappelle donc qu'il n'y a pas d'autres normes, que celle d'être précieux l'un pour l'autre.

Dans un de ses livres, l'autrice Andrea Marcolongo évoque un autre mot : « l'amitié comme *amistà*, un terme italien littéraire, un pacte d'alliance dans les montagnes russes de la vie – je t'aime tel que tu es,

tu es pour moi la trêve, jamais la guerre ». Ainsi regardée, l'amitié correspond à un espace singulier, une forme étrange, multiple, capable d'accueillir nos larmes, nos succès, nos mésaventures, nos silences. C'est un don pour toujours et non un solde à payer. Mais alors comment savoir si l'on est amie ? Comment en être certaine ? Est-ce qu'il y a un rite de passage ? Un examen à réussir ? Une formule magique à connaître ? L'enquête se poursuit. Et si j'allais voir du côté de mes alliés philosophes ? De quelle façon ont-ils décrit l'amitié ?

L'amitié est un thème choyé par les philosophes. Chez Aristote, l'ami est un *alter ego*, un « autre soi-même ». L'amitié, qu'il nomme *philia*, n'est pas fondée sur l'utilité, sur le plaisir, encore moins sur le nombre de cafés partagés, mais elle consiste surtout à se comporter moralement, c'est-à-dire avec fiabilité, constance, honnêteté. Dans sa réflexion, l'amitié devient ce sentiment indispensable au bonheur individuel, mais aussi à la communauté politique, elle est ce qui doit lier les hommes, les citoyens, les humains. Et pourtant, Aristote sait combien elle est rare. L'ami véritable, vertueux, est le seul qui nous permet d'avancer dans l'existence. Il est ce témoin qui nous aide à sortir de nous-mêmes, à dépasser nos peurs, à rectifier nos comportements. Sa présence est notre baromètre, notre phare dans la nuit. Est-ce donc cela l'amitié ? La conscience d'avoir un pilier ?

Je poursuis fougueusement mes lectures, avide de confirmations, de précisions, de certitudes. Un pilier, certes. La morale d'accord. Mais que dire du reste ? Des rires partagés ? Des souvenirs impérissables ? Des bêtises en commun ? Des hontes inavouables ? Des textos sans fin ?

Chez Cicéron, je découvre que l'amitié repose sur la franchise, la capacité à se dire réellement les choses, tandis que chez Michel de Montaigne, c'est la connivence qui prime. La « parfaite amitié » est selon lui, une entente aussi rare que totale, « chacun se donne si entier à son ami », écrit-il dans ses *Essais*. Le lien amical est une expérience purement singulière où l'individu devient lui-même parce qu'il est auprès de l'autre, parce que, grâce à l'autre, il prend conscience de qui il est.

Je réalise alors combien mes amies m'ont fait grandir, combien de fois j'ai eu l'impression qu'elles me connaissaient mieux que moi. C'est donc ça, mon enquête se précise. Un ami est un *alter ego*, un complice, un témoin. Mais chez Jacques Derrida, je découvre que l'amitié est aussi un courage, celui d'accueillir la distance, de ne pas être intrusif, de ne pas forcer, de garder la réserve quand il faut. Pour lui l'amitié n'est pas fusion, familiarité de tous les instants, elle est délicatesse. C'est la reconnaissance de nos différences qui est à la base de la relation amicale.

Au bout du compte, chez les philosophes, l'amitié est ce lien qui nous grandit, qui nous solidifie, qui nous structure. En témoignent les magnifiques paroles d'Albert Camus à René Char, dans leurs *Correspondances*, des pages qui subliment cette intensité : « [...] Plus je vieillis et plus je trouve qu'on ne peut vivre qu'avec les êtres qui vous libèrent, qui vous aiment d'une affection aussi légère à porter que forte à éprouver. [...] C'est ainsi que je suis votre ami, j'aime votre bonheur, votre liberté, votre aventure en un mot, et je voudrais être pour vous le compagnon dont on est sûr, toujours. » Le compagnon sûr, n'est-ce pas cela que je cherchais à saisir ?

Je m'arrête un instant pour laisser infuser tout ce que je viens de lire. En fermant les yeux, mille images me viennent, confuses, éparses, intimes et universelles. Thelma et Louise, Rachel et Monica, mon amie Lia, Simone de Beauvoir et son amie Zaza, et tant d'autres. Voilà ce qui manque à mon étude. D'Aristote à Derrida, en passant par Montaigne, ce sont des hommes qui traitent de l'amitié, qui en forgent la vision, une vision fondée sur l'honneur et la droiture, qui exclut parfois les femmes. Alors quoi ? L'amitié a-t-elle un genre ? L'amitié féminine est-elle différente ? Voilà une nouvelle énigme qu'il me faut élucider.

L'amitié féminine fut souvent un territoire vierge de pensée. Au mieux, on l'enroba de clichés, de

jalousie perfide, de coup de pattes, de langues de vipères, on douta de sa sincérité. Face à la noblesse de l'amitié masculine, on la cantonna à une médiocrité ordinaire, à un crépage de chignons totalement banalisé. Est-ce donc son seul destin ? Mon enquête va-t-elle se réduire à une sombre peau de chagrin ? Fort heureusement, ces dernières années, un grand coup d'air est venu souffler sur les liens féminins. On s'est mis à employer le concept de « sororité ». Le terme fut d'abord utilisé par les féministes comme un équivalent de la « fraternité ». Très vite s'est dégagée l'idée d'une solidarité singulière unissant les femmes, une solidarité sans hiérarchie, sans droit d'aînesse. La sororité semblable à une forme d'« amour de sa prochaine », libre et transparente, car il faut dire que l'amitié et l'amour se répondent bien plus souvent qu'on ne le croit. Ils comportent l'un et l'autre la peur de la perte, mais cela n'entame en rien la puissance qu'ils nous confèrent lorsqu'on les ressent.

L'amour et l'amitié, lorsqu'ils renoncent à la toxicité et à la possession, lorsqu'ils s'incarnent dans une franche « sororité », et non dans une posture à la mode, participent à notre élévation, permettent d'étendre notre force vitale. Ils sont un tuteur pour nos colonnes vertébrales un peu fatiguées. Et j'ai la conviction que l'amitié féminine, ainsi vécue, est un prodigieux réservoir

d'énergie. En termes chinois, « nourrir son énergie », c'est prendre soin de son « capital de vie », veiller à entretenir l'élan. On y parvient en ne laissant pas notre vitalité s'obstruer, s'enliser, stagner, mais en la maintenant éclatante. Alors peut-être est-ce ici que réside la véritable question : qu'est-ce qui nous donne de la force ? Quelles sont les choses, et les gens qui augmentent notre puissance d'être ? Et si c'étaient justement nos amies ? Car c'est bien de puissance dont on se sent investie lorsqu'on sait qu'on avance dans la vie avec d'indéfectibles alliées. Il n'y a aucune modalité figée pour vivre ses relations, il y a juste cette étrange certitude : celle d'une compréhension qui dépasse le langage, celle qui nous assure que, même au bout de la nuit, quelqu'un répondra au téléphone. Et voilà peut-être pourquoi l'amitié est si primordiale : aussi rare soit-elle, elle nous offre une sécurité qui nous permet de traverser les menaces de ce monde.

L'amie. La vieille amie. L'amie d'enfance. L'amie de vingt ans. L'amie avec qui on ne compte plus le défilé du temps. Celle rencontrée en maternelle, en primaire, au collège, au lycée, dans un premier boulot, ou au hasard d'une fête. L'amie croisée chez le coiffeur ou au café. L'amie qui est là, toujours là, refuge dans l'impermanence des jours, dans le dispersement, dans la consommation des âmes. Avec elle, pas d'excuses,

pas d'introduction. Un appel, une évidence, la conversation est toujours en suspens. On oublie les manières, les inutiles précautions. Elle sait. Car elle était là quand, quand c'était beau, quand c'était fort, quand c'était drôle, et même quand ça faisait mal. L'amie, les amies, qui nous confèrent la plus intarissable des puissances. Ce n'est ni une dette ni une habitude forcée, mais peut-être l'envie farouche nous conduisant à vouloir envelopper l'autre de notre solidité, de notre douceur, de notre fierté. Un territoire exempt de lutte, de concurrence, un asile pour nos âmes fatiguées.

Et voilà jusqu'où me conduit mon enquête : l'amitié féminine ne cherche pas à être pensée, elle se vit. Changeante, singulière, vivante et vibrante, comme le sont les auteurs conviés dans ce livre. Chaque récit met en lumière une facette de ce kaléidoscope qui, loin d'être théorique, est une histoire d'émotions, de cœurs cousus et d'alliances infinies. C'est à cette magie que veut rendre hommage ce livre.

Je repense à ces deux petites filles circulant autour de moi et à la naissance de leur amitié. Puisse-t-elle être le refuge qui rendra leur existence plus douce, plus ample, plus sereine. Inspirons-les, et remplissons leur imaginaire d'amitiés rêvées.

Marie Robert

UNE SECONDE

Sophie ASTRABIE

Je sais qu'on ne choisit pas sa famille. Je sais aussi qu'on ne choisit pas ses amis. Soit on reconnaît en eux quelque chose de nous. Soit ce sont eux qui, d'une certaine manière, nous élisent. Pour la même raison.

Salomé, elle, est entrée dans l'amphithéâtre après tout le monde. Elle portait un foulard vert dans les cheveux, une robe blanche plissée jusqu'aux genoux et des boucles d'oreilles cerise. Elle a remis son sac sur son épaule et elle a fouillé du regard chaque siège jusqu'à arriver à moi. Là, elle a planté ses yeux dans les miens, une seconde, une entaille, et aussitôt, elle s'est mise à monter les marches.

Contrairement aux miennes, les décisions de Salomé ne prenaient jamais plus d'une seconde.

Quand elle est arrivée au bout de la rangée, elle les a tous fait se lever un à un, sans prononcer le moindre mot, juste avec son air décidé. Elle ne semblait pas éprouver la moindre gêne et c'est ce qui m'a le plus marquée, cette désinvolture. Tout le monde la maudissait, tout le monde la détestait et elle s'en foutait. Il n'y avait aucune blessure dans laquelle se réfugier, rien qui pouvait ébranler ses certitudes : elle s'en foutait.

Elle s'est faufilée entre les élèves, d'un sourire elle a fait décaler le garçon qui était assis à côté, puis elle a pris sa place.

— Salut, a-t-elle dit avec sa bouche pulpeuse, son teint de fin d'été et ses grands yeux bleus et dorés. Je suis Salomé. J'étais à l'arrêt de bus ce matin.

— Alex.

J'étais surprise de cette coïncidence mais je n'ai pas osé la relever. Elle a esquissé un léger mouvement de la tête que je n'ai pas réussi à déchiffrer. J'avais l'impression qu'elle voulait ajouter quelque chose mais à la place, elle a attrapé son sac qui se trouvait à ses pieds, a sorti un carnet qu'elle a ouvert à la première page et a noté la date du jour en haut à droite, comme elle avait dû le faire chaque premier jour de chaque rentrée scolaire. Ensuite elle s'est tournée pour faire face au tableau et elle n'a plus prononcé le moindre mot.

À la fin du cours, elle a rassemblé ses affaires, elle s'est levée et puis elle est partie. Au moment de franchir la porte, elle a levé la tête, a fait un vague signe de la main avant de disparaître. Le lendemain, elle n'est pas revenue. Les jours suivants non plus.

*

Une semaine plus tard, elle est à nouveau là. Son sac, sa robe, son air de rien. Son air de celle qui n'est pas réapparue depuis une semaine mais qui ne voit pas le problème. Elle aurait pu reprendre la conversation là où elle l'avait laissée ou bien compléter le mot qu'elle n'avait pas fini de tracer, ça ne m'aurait pas surpris. Il y avait une forme de cohérence dans sa manière d'être. Sans Salomé, le temps n'avait pas vraiment continué.

— Regarde ce que j'ai trouvé.

Elle dépose une photographie sur la table. Un fond orangé sur lequel se détache une silhouette. Un rayon de soleil s'écrase sur le visage d'une femme qui rit aux éclats, un visage sous une coupe de cheveux qui rappelle les guêtres, les justaucorps fluo et les chiffres lancés avec cadence.

— Tu ne trouves pas qu'elle me ressemble ?

Je tends le cou pour mieux voir, je la regarde un temps interminable mais je n'ose rien dire. Je

ne trouve pas que cette femme lui ressemble. Je trouve que cette femme ressemble à Véronique ou peut-être à Davina, je trouve qu'elle ressemble à une époque mais pas à Salomé. Je la regarde elle, à nouveau, discrètement, et tout à coup, elle me paraît unique. Elle est ce genre de personne à qui on ne dit jamais « Ah tu ressembles à ma cousine » ou « T'as un petit air de cette actrice, tu sais, celle qui joue dans ce film... ». Je cherche à comprendre ce qui provoque cela et soudain je sais. Il y a ce décalage entre son physique et l'effet qu'il me procure, un anachronisme des sentiments. Ce détail infime qui change les physiques en histoire.

— Laisse tomber, dit-elle comme pour changer de sujet.

Elle attrape la photo et la range dans son sac. Le geste est volontairement lent et je reconnais dans cette nonchalance la maîtrise de la colère.

— C'est qui sur cette photo ?

— Je ne sais pas. J'achète des lots de photos sur Internet. J'aime bien.

Elle s'assoit et sort son cahier.

— Tu trouves ça bizarre, d'acheter des photos d'inconnus ?

— Non.

— C'est quoi le truc que tu aimes bien faire, toi ?

— Je...

Elle attend une réponse, elle attend comme on attend le service d'une balle de match en finale de grand chelem.

— Je... j'aime bien... dessiner des hommes avec une moustache.

Elle éclate d'un rire puissant et sonore qui rebondit dans l'amphithéâtre et fait tourner une flopée de têtes dans une grande vague.

— Les hommes à moustache ?

— Oui... j'ai l'impression... enfin c'est juste que je trouve ça... c'est une décision, tout de même, de porter une moustache. Et toute décision a une signification.

Elle hoche la tête.

— Au premier abord, ça peut paraître un peu rustre... Par exemple, j'ai un oncle, tu peux savoir ce qu'il a mangé rien qu'en regardant sa moustache.

Une moue de dégoût froisse son visage.

— Mais la plupart du temps, c'est distingué. C'est l'originalité par essence. Il n'y a que 4 % des hommes qui portent la moustache ! Tu peux passer une journée entière sans croiser un seul moustachu !

J'ai sans doute moi-même l'air choqué car cette information me bouleverse. C'est vrai, qui sont ces 4 % ? Des originaux ? Des timides ? Des taiseux ? Des artistes contraints de devenir plombier car on ne sait pas s'il y aura toujours des musées, mais

on sait d'avance qu'il y aura toujours des tuyaux ? Des hommes qui un jour n'ont pas osé alors qui osent plus tard, à moitié ?

Pendant que je réfléchis, je l'entends rire à nouveau. Elle rit et elle me paraît si loin, si inaccessible.

Je repense à ce moment où elle est entrée dans l'amphithéâtre et où tout s'est joué. Il aurait fallu que je fasse un simple geste pour inverser les rôles. Qu'elle me regarde autrement. Qu'elle fasse un autre choix. Qu'elle se dise que c'était moi, la personne la plus importante. Mais je n'avais rien fait : j'étais restée passive. Elle avait brillé.

Je suis tirée de mes pensées par l'entrée du professeur qui, déjà, réclame le silence.

Aussitôt, Salomé sursaute. Elle a dix-huit ans mais à ce moment précis elle a tous les âges. Cinq ans, dix ans, cinquante ans. Elle a l'âge de ceux qui se reconnaissent et se choisissent. L'an zéro de l'amitié.

M. Daguerre pose sa mallette sur le bureau et du bout des doigts, il roule le coin de son incroyable moustache.

*

Je vis dans un petit studio de vingt mètres carrés situé juste en face d'une école maternelle.

Ma fenêtre est retenue par une sorte de grille en fer. Parfois je dis « mon balcon ». Je fume chaque soir des cigarettes en regardant la lune aller du croissant vers le rond et du rond vers le croissant dans une sorte de balancement régulier. Le temps passe lentement.

La plupart du temps, je porte un jean brut, un tee-shirt blanc et une paire de baskets en toile qui s'usent au niveau des coutures. Je ronges mes ongles et je n'attache jamais mes cheveux. Comme je suis timide, les gens pensent que je suis froide alors ils le disent : « Je pensais que tu étais froide » et je ne réponds rien. Car que faire des premières impressions ? Elles sont nous, autant que les dernières et toutes celles qui se trouvent entre.

Mon loyer est de 503 euros et je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que fait mon propriétaire de ces 3 euros qui dépassent des centaines. Peut-être que deux matins par mois, accoudé au zinc d'un comptoir, il se frotte les mains, satisfait de se dire que ce café est gratuit grâce à son idée géniale d'ajouter 3 euros au loyer de son appartement. Les petites victoires de ceux qui ont déjà tout.

Le week-end, je travaille à la caisse d'une épicerie. Le mardi et le jeudi, après les cours, je distribue des tracts publicitaires sur une place pour convaincre des gens d'aller manger un risotto à

la truffe dans un restaurant italien. Je suis nulle et je ne convaincs que ceux qui en avaient déjà envie, mais après tout peu importe : je suis payée à l'heure.

L'autre soir, alors que je tendais un tract à un couple de touristes alsaciens, j'ai aperçu Salomé qui tournait au coin de la rue. Elle n'était pas venue en cours le matin, elle ne vient quasiment jamais. Pourtant, je me mets toujours à la même place pour être sûre de ne pas la rater.

Sans réfléchir, j'ai délaissé mes Alsaciens pour la suivre et c'est très étrange cette décision de ne pas avoir crié son nom en lui faisant un signe de la main. De ne pas lui avoir dit : « Hé ! Salomé, c'est moi, on est en cours ensemble » pour qu'elle remarque ma présence et que l'on discute tranquillement à la lueur d'un réverbère. C'est étrange et ce sont souvent des anomalies d'une attitude que résultent les virages des vies.

Salomé a disparu dans une impasse, elle a semblé accélérer le pas mais peut-être est-ce moi qui ai ralenti pour étirer la distance entre nous. Elle s'est retournée une fois et je me suis engouffrée dans le premier magasin sur ma droite, un magasin de jeux de société dans lequel j'ai rapidement salué la vendeuse avant de ressortir quelques secondes plus tard, juste à temps pour voir entrer Salomé dans un bâtiment.

Ce bâtiment, en fait, c'était un bar. Une sorte de boudoir sombre avec des rideaux en velours rouge et des plumes pendues aux lustres. J'ai aussitôt pensé à un bordel, même si je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi peut ressembler un bordel. C'est en tout cas l'idée que je m'en fais et je me demande si une vie, à dix-huit ans, n'est pas bien souvent l'idée que l'on s'en fait. Un homme se trouvait derrière le comptoir, à faire des cocktails, à moins que ce ne soit des tentatives pour élaborer la bombe H. Il était, de toute évidence, en train de réaliser une mission de la plus haute importance.

Je cherchais Salomé du regard mais je ne la voyais pas. J'ai alors eu cette sensation désagréable d'être observée, d'être prise à mon propre piège et je reculai, je reculai comme un bernard-l'hermite qui se replie dans sa coquille, je reculai jusqu'à ce que mon dos cogne quelque chose. J'aurais pu pousser un cri mais, par réflexe, le son est resté bloqué dans ma gorge. Derrière moi, il n'y avait personne. Juste un mur. Un mur.

Soudain je l'ai vue, en train de sortir des toilettes. Elle a replacé une mèche derrière son oreille et a avancé de cette démarche irrégulière, cette démarche qui fait que l'on reconnaît certaines personnes au bruit qu'elles font dans le couloir de nos vies. *Tap tap-tap, tap tap-tap*. Elle est arrivée à une table située dans le coin de la